

de tant de bannières flottant au vent ; ce mouvement des lignes, qui se formaient ou se brisaient ; ces allants et ces venants ; des hennissements des chevaux ; ce son des clairons ; ce tumulte ; ces cris de toute nature offraient le spectacle le plus varié et le plus pittoresque. Il était évident que l'ardeur des soldats ne pourrait se contenir ; tous étaient impatients de se jeter à l'eau ; il n'était pas possible de songer à modérer leur fougue.

Telle était la situation du camp, lorsque nos explorateurs arrivèrent. Immédiatement, Raoul se sentit pris de son ardeur chevaleresque ; ce parfum de bataille lui monte à la tête ; plus que tout autre, il est pressé d'en venir aux mains. Monté sur un petit tertre, il contemple avec satisfaction ces légions d'infidèles, semées comme des sauterelles sur l'autre bord du fleuve. C'est seulement maintenant qu'il peut se faire une idée exacte de la grandeur des obstacles ; et son courage, loin de faiblir, ne fait que s'en accroître. Il a déjà vu des Turcs de près ; la connaissance qu'il a acquise de leur caractère cruel et perfide lui fait plus ardemment désirer de mettre à l'épreuve leur talent sur le champ de bataille.

— Ne perdons pas notre temps en rêveries, lui dit Cuthbert ; car il se peut qu'on donne l'ordre du départ, et nous devons être en rang. Aussi bien voici venir le sire de Rancon sur son coursier blanc. Hâtons-nous d'aller à lui.

— Est-ce toi, Cuthbert ? criait le sire de sa voix rauque. Par la barbe de saint Martin ! j'ai cru que tu étais passé à l'ennemi. Tu as fait, j'imagine, le tour de la Judée.

— Il serait à souhaiter, noble sire, que je fusse resté au champ, au moins pour mon propre intérêt ; car je n'aurais pas perdu mon malheureux neveu, ce pauvre Othon.

— Motif de plus pour demander raison à ces chiens de musulmans. Que Dieu vous protège, Raoul d'Alonville ! Etes-vous content, mon garçon, de votre expédition nocturne ? Oh ! Ragnaire, à ta place ! Herebert, Anseau, à vos tentes ! Châteauneuf, où sommes-nous ? De l'ordre ! en place ! aux armes ! Les pèlerins et les femmes, au centre ! Au centre, vous dis-je !

Pendant que le bouillant chevalier distribuait ainsi les avis et les ordres, non sans faire usage du gros bout de sa lance, Cuthbert finit par lui surprendre un moment d'attention.

— Notre mission est remplie, noble sire ; voulez-vous entendre le compte que nous avons à vous rendre ?

— Que parles-tu de compte ? Au diable tes comptes !

— C'est que nous avons trouvé un gué.

— Eh bien ! que le diable emporte tes gués. Qu'avons-nous besoin de gués, quand tous ces mécréants sont là, en face, qui nous font la nique ? Estimes-tu que des chevaliers français doivent éviter une attaque de front ? Je ne sais ce que font tes Teutons ; mais nous autres, du grand royaume de France, nous briserons en visière. Je veux perdre mon nom, si je profite d'un détour, pour prendre un ennemi en traître. Holà ! d'Oiselay, et vous, d'Arguet, que

faites-vous là à regarder couler l'eau ? Trompettes, sonnez la boute-selle. . . Au centre les femmes ! en rang les gens d'arme !

— Il m'est avis que le sire de Rancon aurait besoin d'un peu de plomb dans la cervelle, Raoul, dit le vieil écuyer, en suivant de l'œil son maître qui caracolait comme un fou à travers la multitude. L'étendard un roi est pour huit jours entre ses mains ; je souhaite qu'il ne lui arrive pas malheur. Le sire de Rancon est brave ; mais il ne me paraît pas avoir toute la prudence nécessaire. A quoi bon nous envoyer chercher des gués, s'ils n'en veulent pas profiter ?

— C'est que vraiment il est noble de prendre ses ennemis de front, Cuthbert. Dans notre royaume de France, l'art des ruses et des détours n'est guère connu. Nous aimons à nous battre en face ; je suis sûr que beaucoup de ces chevaliers aimeront mieux périr dans l'eau que d'avoir l'air d'éviter une difficulté. Condamnez-vous cette manière-là, Cuthbert ?

— Je ne condamne rien, répondit le vieil écuyer, en secouant la tête. Mais je dis que la prudence est une chose belle et bonne. Je dis, surtout, qu'il faudrait ne pas songer qu'à soi ; mais se rappeler qu'on a à dos une multitude de femmes, d'enfants et de gens sans défense, auxquels il serait bon de procurer un moyen de salut.

— Nous les avons, Cuthbert, quand nous traversons le Tartius, l'Æsipus, le Granique et le Caïstre.

— Oui, sire de Louville ; mais aviez-vous aussi en face de vous ces innombrables légions, qui rendraient difficile même une marche par terre ? Ne voyez-vous pas combien ces bords ards, escarpés, rendent le passage dangereux ? Que peut la valeur contre ces obstacles de la nature ?

En ce moment, un certain tumulte s'opérait au milieu du camp. Le roi Louis, suivi de toute sa cour et de la reine Eléonore, s'avancait du côté de la rivière. Une immense acclamation accueillit sa présence. Tous les barons vinrent se placer autour de lui, suivant l'ordre de leur puissance, c'est-à-dire suivant l'étendue de leurs domaines (1). Il était monté sur un magnifique cheval blanc, dont deux écuyers tenaient la bride. Il portait le manteau royal, et était précédé de l'oriflamme, portée par Geoffroy de Rancon. En arrière, une foule de hauts barons faisaient caracolier leurs chevaux et flotter leurs étendards. A la droite du prince, mais à une certaine distance, paraissait la reine, portant un magnifique costume de guerre et montée sur un joli palefroi d'Ecosse, dont deux pages tenaient la bride toute garnie d'or et de pierreries. La selle était en damas blanc bordé de pourpre et de franges d'or. Un long manteau brodé en or descendait des épaules de la princesse sur la croupe du cheval. Son front portait un bandeau de pierreries, sur lequel brillait une croix en rubis : c'était le signe du croisé. Ses deux bracelets présentaient la même image, comme nouvel indice de l'intention de la reine en prenant part à

(1) Les princes du sang eux-mêmes devaient céder le pas aux seigneurs plus riches qu'eux.